

oies, les princesses de Pampelune sont-elles de retour ? — Oui, » dirent les oies, « et elles doivent se marier demain matin à neuf heures. — Combien y a-t-il d'ici à Pampelune ? — Il y a trente lieues. »

Le jeune homme fit grande diligence, arriva à Pampelune et entra dans le jardin du roi. Tout en se promenant, il tira de sa poche un de ses mouchoirs de soie et laissa tomber une pomme d'or comme par mégarde. Justement les princesses regardaient par la fenêtre. « Mes sœurs, » dit l'une d'elles, « ce doit être le jeune homme qui nous a délivrées. — En effet, c'est lui, ma sœur. »

Un instant après, il laissa tomber la seconde pomme, puis la troisième. On lui criait : « Monsieur, vous perdez quelque chose. » Mais il faisait semblant de ne pas entendre.

Les princesses coururent avertir leur père et lui racontèrent toute l'histoire. Le roi fit alors venir les deux jeunes gens qui devaient épouser ses filles, et dit en leur présence aux princesses : « Mes enfants, quand j'ai dû me séparer de vous, je vous ai remis à chacune un mouchoir de soie et une pomme d'or. A qui les avez-vous donnés ? — Mon père, nous les avons donnés à celui qui nous a délivrées. — Eh bien ! » dit le roi aux deux jeunes gens, « où sont vos pommes d'or ? » Mais ils n'en avaient pas à montrer.

Le roi dit alors au jeune homme de choisir pour femme celle de ses filles qu'il aimerait le mieux. Il choisit la plus jeune, qui était aussi la plus belle. Quant aux deux compagnons, ils reçurent chacun un coup de pied dans le derrière, et ils partirent comme ils étaient venus.

REMARQUES

Ce conte est une variante de notre n° 1, *Jean de l'Ours*. Voici une autre variante, qui se rapproche davantage de ce n° 1 :

Il était une fois un soldat, nommé La Ramée, qui revenait de la guerre. Sur son chemin, il rencontra Jean de la Meule, qui jouait au palet avec une meule de moulin. « Camarade, » lui dit La Ramée, « veux-tu venir avec moi ? — Je le veux bien. » Les deux compagnons rencontrèrent plus loin Tord-Chêne, qui tordait un chêne pour lier ses fagots. La Ramée lui proposa de le suivre, ce que Tord-Chêne accepta. Ils firent route tous les trois ensemble. Etant arrivés près d'un château, ils y entrèrent et s'y établirent. Ils convinrent que, chaque jour, deux d'entre eux pourraient aller se promener ; le troisième

resterait pour faire la cuisine. Ce fut d'abord le tour de Tord-Chêne de garder la maison. Pendant qu'il était occupé à préparer le dîner, il vit entrer un petit galopin qui lui dit : « Bonjour, monsieur. — Bonjour, mon ami. — Voudriez-vous, » dit le petit galopin, « me permettre d'allumer ma pipe ? — Volontiers, mon ami, prends du feu. — Oh ! non, je n'ose pas : si vous vouliez m'en donner ? — Bien volontiers, » dit Tord-Chêne. Comme il se baissait, le petit galopin le poussa dans le feu et s'enfuit. La Ramée et Jean de la Meule, à leur retour, trouvant Tord-Chêne tout dolent, lui demandèrent ce qu'il avait. Il leur raconta son aventure. Le lendemain, Jean de la Meule resta au château, et même chose lui arriva. Ce fut alors le tour de La Ramée. Mais, quand le petit galopin vint lui demander du feu, il lui dit d'en prendre, si bon lui semblait, mais que pour lui il ne lui en donnerait pas. Le petit galopin voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, s'enfuit par une ouverture qui communiquait avec une sorte de remise. La Ramée le poursuivit, un fusil à la main, mais il ne put l'atteindre. Ayant enlevé une planche du plancher, il vit un grand trou, et, quand ses compagnons furent rentrés, il s'y fit descendre au moyen d'une corde. Arrivé en bas, il se trouva en face d'une bête à sept têtes qui lui dit : « Que viens-tu faire ici ? — Je ne viens pas pour toi, » répondit La Ramée, « mais pour les princesses que tu gardes. — Tu ne les auras pas, » dit la bête. La Ramée prit un grand sabre et combattit contre la bête. Il lui abattit deux têtes : la bête ne fit que devenir plus terrible ; il lui en abattit deux autres, puis, à force de combattre, deux autres encore, et enfin la dernière. Il entra ensuite dans une chambre où il trouva trois belles princesses qui travaillaient à de beaux ouvrages. Ces trois princesses étaient sœurs. La première lui donna un mouchoir de soie et un beau bracelet orné de perles, de rubis, de diamants et d'émeraudes. Il la fit remonter par ses compagnons avec ses richesses, et retourna auprès de la seconde princesse qui lui donna aussi un mouchoir de soie et un bracelet orné de pierres précieuses ; il la fit remonter, comme sa sœur, et, après avoir reçu de la troisième le même présent, il la fit remonter à son tour. Quand lui-même les suivit et qu'il fut presque en haut, ses compagnons le laissèrent retomber. Par bonheur il rencontra une fée qui lui donna un pot de graisse pour l'aider à monter la côte (*sic*), et lui dit : « Voici le roi des oiseaux : il vous portera hors d'ici. Si, avant d'être arrivé là-haut, il vient à chanter, coupez-vous un morceau du mollet et donnez-le-lui ; sinon il vous jetterait en bas. » La Ramée monta donc sur le roi des oiseaux. A moitié chemin, celui-ci se mit à chanter. La Ramée se coupa un morceau du mollet et le lui donna. Quand il fut arrivé en haut, ses camarades étaient partis, emmenant les princesses. En voyageant, La Ramée arriva justement dans le pays des princesses, et il entra comme ouvrier chez un marchand vitrier. Ce dernier avait entendu dire que le roi promettait une grande récompense à celui qui lui ferait des bracelets semblables à ceux qu'il avait donnés à ses filles avant qu'elles fussent prisonnières de la bête à sept têtes. La Ramée dit au vitrier qu'il se chargeait de l'affaire. Le vitrier l'alla dire au roi, qui ordonna qu'un des bracelets fût prêt dans huit jours. La Ramée dit alors au vitrier qu'il lui fallait, pour faire le bracelet, un boisseau de noisettes à casser ; il mangea les noisettes, puis il alla trouver le vitrier, qui lui demanda où était le bracelet. La Ramée lui présenta l'un de ceux que lui avaient donnés les princesses, Le

vitrier courut porter le bracelet au roi, qui fut bien surpris. Il fallait le second bracelet dans huit jours, sous peine de mort. Cette fois, La Ramée demanda un boisseau de noix à casser, et, quand il eut fini de manger les noix, il porta le bracelet à son maître. Quand il s'agit de faire le troisième bracelet, il se fit donner un boisseau d'amandes. Les amandes mangées, La Ramée dit au vitrier : « Cette fois, c'est moi qui irai porter le bracelet au roi. » Les princesses le reconnurent et dirent au roi que c'était ce jeune homme qui les avait délivrées, et le roi lui donna la plus jeune en mariage.

Citons encore un trait d'une quatrième version, toujours de Montiers-sur-Saulx, dont nous avons déjà cité un passage dans les remarques de notre n° 36, *Jean et Pierre* (II, p. 52). Ici les trois compagnons sont Jean-sans-Peur, Jean de l'Ours et Tord-Chêne. Au moment où ce dernier, qui est resté au château pour faire la cuisine, va tremper la soupe, survient un petit garçon qui jette des cendres dans la marmite, si bien que Tord-Chêne est obligé de refaire la soupe. Le lendemain, le petit garçon étant revenu et ayant encore jeté des cendres dans la marmite, Jean-de-l'Ours, qui ce jour-là est de service, court après lui et lui coupe la tête; mais le petit garçon continue de fuir en tenant sa tête dans ses mains. C'est alors le tour de Jean-sans-Peur de rester. Le petit garçon revient une troisième fois, portant sa tête dans ses mains, pour jeter des cendres dans la marmite. Jean-sans-Peur court après lui, mais il ne peut l'atteindre, et il le voit disparaître par une ouverture qui se trouve au plancher, etc.

Voir les remarques de notre n° 1, *Jean de l'Ours*.

Le commencement de la *Canne de cinq cents livres*, — ce petit garçon qu'on a trouvé dans le bois et qui est si « méchant », — est évidemment un souvenir affaibli d'une introduction analogue à celle de notre n° 1. Jean de l'Ours, on s'en souvient, est fils d'une femme enlevée par un ours pendant qu'elle allait au bois; Jean de l'Ours, lui aussi, est très « méchant », et il se fait renvoyer de l'école.

La suite du récit présente une lacune : l'épisode de la maison isolée manque complètement. Il y a aussi une altération à l'endroit où le jeune garçon descend dans le « grand trou », et demande de but en blanc à la vieille où il y a « des demoiselles à marier ». Dans le conte hanovrien n° 5 de la collection Colshorn, le passage correspondant est beaucoup mieux motivé : Pierre l'Ours et ses compagnons, parmi lesquels est un Tord-Arbres, s'établissent, comme Jean de l'Ours et aussi comme le La Ramée de notre variante, dans une maison isolée. Les compagnons de Pierre l'Ours sont successivement battus par un nain à grande barbe. Quant à Pierre l'Ours, il empoigne le nain et l'attache par la barbe à un bois de lit. Pendant que les quatre camarades sont à manger, le nain se dégage. Pierre l'Ours le poursuit et le voit disparaître dans un puits. Il s'y fait descendre par ses compagnons avec sa canne de fer de trois quinaux et entre à la suite du nain dans une vieille mesure. Il y trouve *une vieille sorcière*, qu'il force à lui dire où est le nain. Jetant les yeux par la fenêtre, il aperçoit un beau château. « Vieille sorcière, dis-moi ce que c'est que cette maison. — Ah ! il y a là une princesse enchantée, gardée par quatre géants, » etc.